



"J'étais en prison, et vous êtes venus jusqu'à moi" Mt 25,36

Aumônerie catholique des prisons

Mal, Souffrance et Pardon

I. Mal et souffrance

Quand le **malheur** nous tombe dessus, tout peut basculer : même la foi qu'on croyait avoir solide peut se révéler dérisoire. La démesure du mal infligé à toutes les victimes de la barbarie – Auschwitz, Cambodge, Ruanda, Bosnie, Tchétchénie, Palestine (?) ... – rend impossibles et odieux tout propos et toute pensée qui justifieraient ce mal par les péchés de ceux qui ont souffert ou qui sont morts. Un million d'enfants juifs assassinés, ils étaient coupables de quoi ? Les enfants maltraités dont on dit que la réalité est pire que les idées qu'on peut s'en faire, une bénédiction qui devient une malédiction, ils sont coupables de quoi ? "Si la rançon du monde doit être le martyr d'un seul enfant, je rends mon billet" *Dostoïevski*. Et tous ces gens qu'on a torturés et qui restent à jamais des torturés ? Cf. *Primo Levi*. Et quand quelqu'un endure l'insupportable ou que nous en sommes témoins impuissants, et que Dieu reste sourd à nos appels, sait-il au moins que nous existons ? Pourquoi Dieu ne porte jamais secours quand la barbarie exerce ses ravages ? Et ce Dieu que Jésus en croix avait appelé en vain ? La démesure du mal laisse donc devant l'angoisse de ne pas savoir pourquoi. Auschwitz, la maltraitance des enfants, la simple peur d'une petite vieille qui vaut la terreur de tout un peuple ... démontrent surtout la faiblesse de Dieu, impuissant à freiner le mal et sourd à l'horreur. C'est un Dieu impuissant ou insensible, de toutes façons disqualifié... Ou alors qui est ce Dieu ?

La culpabilité

Si au moins nous savions **pourquoi** nous souffrons ! Plus que la souffrance elle-même, c'est le non sens de la souffrance

qui est une malédiction. Pour se débarrasser d'un tel poids d'incompréhension, on va finir par le transformer en punition : si je souffre, c'est sans doute, c'est sûr que je suis coupable ! "On souffre du mal, parce qu'on a fait le mal : nous sommes la cause de nos malheurs" *Leibniz*. Et si je suis coupable, je mérite ce qui m'arrive, donc je ne souffre pas sans raison. C'est comme ça qu'un humain se fait "le bourreau et le supplicié de sa propre personne" *Anouar Benmalek*. La culpabilité plonge ses racines dans le mal subi sans savoir pourquoi : le contraire du mal ce n'est pas le bien, mais le sens.

Ainsi les amis de Job : "Rappelle-toi : quel innocent a jamais péri, où vit-on des hommes droits disparaître ?" L'enfant maltraité va prendre sur lui la faute de son ou ses parent(s) indigne(s) pour ne pas le(s) mettre en cause afin de préserver une relation dont il a besoin. Il va se persuader que c'est avec raison qu'on le maltraite, il peut même se rendre insupportable pour qu'au moins on le frappe pour quelque bonne raison qu'il sache. On peut s'avilir, commettre un délit ou un crime pour tenter de se libérer d'un vieux et tenace sentiment de culpabilité écrasante qui nous met dans un mal être insupportable : la crainte d'un châtement mérité devrait libérer de cet insupportable mal être. Mais ça ne sert à rien, en aucun cas le mal produit ne soulage du mal subi.

La Genèse – ch. 3

"Tu ne mangeras pas de l'arbre de la connaissance de ce qui est bon ou mauvais". La **Genèse** situe l'origine du mal avant l'histoire des hommes qui subissent sa présence et meurent comme tout vivant. Nous ne sommes donc pas coupables du mal originel. Aucun humain

n'a introduit le mal dans le monde, nul n'est à l'origine première de la faute, et personne, pas même l'Eglise, n'a le savoir du bien et du mal. Cette connaissance est frappée d'interdit : *"Du fruit de l'arbre qui est au milieu du jardin, Dieu a dit : 'vous n'en mangerez pas et vous n'y toucherez pas'"*. L'Eden n'est pas un lieu préservé de tout mal, mais le lieu où nous bénéficions de la protection de Dieu contre notre fantasme le plus mortel : la maîtrise du bien et du mal : *"Dieu sait que le jour où vous mangerez du fruit de l'arbre qui est au milieu du jardin, vos yeux s'ouvriront et vous serez comme des dieux possédant la connaissance de ce qui est bon ou mauvais"*. Ca nous taraude depuis toujours, depuis l'Eden : *"La femme vit que l'arbre était bon à manger, elle en donna à son mari... et il mangea"*. Mais, pas plus qu'aucune culpabilité, aucune connaissance humaine ne peut combler l'abîme du mal : *"Leurs yeux à tous deux s'ouvrirent et ils surent qu'ils étaient nus"*.

Notre seule protection, c'est l'interdit sur l'origine du mal, clairement inscrit en nous dès l'aube de l'humanité et le respect de cet interdit, *"afin de ne pas mourir"*. Il ne s'agit pas de la mort qui nous rend mortels, mais de celle qui nous fait meurtriers : Caïn tuera son frère Abel. La désobéissance à l'interdit met surtout autrui en danger en ouvrant la porte à la domination de l'un sur l'autre. Le mal, c'est toujours une manière d'abuser de quelqu'un en s'en prenant à ses biens, à sa personne ou à sa vie : c'est pourquoi la loi qui interdit de faire le mal et punit les malfaisants, elle "est l'existence de l'autre" *France Queré*.

Nous sommes avant tout des victimes du mal trouvé à la naissance. D'abord, ce qui est de notre fait n'est pas forcément de notre faute : "responsables mais non coupables" ! Ce qui fait mal renvoie toujours à quelqu'un qui est déjà là et par qui nous est venu le mal. Pour expliquer ou justifier le mal, on cherche un **coupable** : moi ou l'autre ! Plutôt que de s'accuser, c'est plus simple de se disculper en accusant l'autre, ce qui permet de sauver la face : c'est toujours

lui qui a commencé ! *"La femme que tu as mise auprès de moi, c'est elle qui m'a donné du fruit de l'arbre, et j'en ai mangé"*. A noter qu'on rejette d'autant plus violemment en autrui ce dont on n'est pas parvenu à se libérer : l'étranger, le détenu sont des boucs émissaires tout désignés ! Le malheur d'autrui ne nous paraît jamais complètement immérité : "facilement vues les fautes des autres, difficiles à voir nos propres fautes", disait déjà *Bouddha*.

Si l'origine du Bien et du Mal est en Dieu et que cet "arbre" est hors d'accès de la connaissance, c'est, en préservant le mystère de Dieu, pour préserver autrui. A mon avis, l'interdit de la connaissance du Bien et du Mal, c'est très concrètement l'interdit fait aux institutions et aux personnes de se faire la mesure du bien et du mal, de jouer les justiciers, ce qui amène immanquablement à se faire et surtout à faire autrui le coupable de nos maux et malheurs. Et s'enclenche alors le cycle infernal de la violence vengeresse. Cf. l'Inquisition et la vendetta ! Le plus impitoyable des bourreaux est celui que nous portons en nous.

Comme si nous naissions tous coupables et que l'existence était une malédiction ! Nous sommes des créatures de Dieu, nés, de son désir de Père, innocents du mal du monde que nous aurons à subir : "Il faut refuser toute interprétation qui détourne les yeux des victimes et met en avant une prétendue justice qui se dresserait derrière la souffrance" *Dorothee Sölle*. Le sentiment de culpabilité est quelque chose qui détruit la vie et dont on peut, dont il vaut mieux guérir, quelque soit la culpabilité réelle de la personne qui en souffre.

Quand Jésus a été crucifié, Dieu a dit de la manière la plus explicite qu'Il était lui aussi affecté par le mal, l'échec, la souffrance impuissante. Il l'a prise sur lui, sauf qu'Il est resté hors de l'univers de la faute puisqu'il a pardonné à ses bourreaux. En Jésus crucifié, Dieu n'était pas au ciel, il était pendu à la croix.

Le Mal

La vie est bonne quand elle a un sens et elle a du sens quand nous sommes là pour quelqu'un, quand nous sommes désirés et attendus. Nous ne pouvons pas nous passer des autres : que nous soyons enfants et même devenus adultes, si nous le devenons un jour (!), c'est toujours en fonction de l'attitude des autres que nous nous définissons. Toute souffrance est exacerbée par le sentiment que les autres y sont indifférents. Quand je tourne en dérision la personne qui subit le mal, je détruis la racine même de son humanité : la confiance en l'autre qui le fait exister. "Le malheur qui nous détruit le plus profondément est celui qui nous enlève la possibilité de continuer à aimer" *D. Sölle*. La plus atroce offense qu'on puisse faire à un être humain c'est de nier qu'il souffre.

On ne connaît le mal que par le tourment qu'il fait endurer à des personnes et par le témoignage des stigmates que portent à vie ceux qui en sont sortis. Le mal, ce n'est pas ce qui est mal, en vertu d'on ne sait quels principes, mais ce qui fait mal, infiniment, sans rien dévoiler de son origine lointaine. Mal faire, c'est faire du mal à quelqu'un, à soi-même ou à un autre. "Le mal est une offense que l'homme fait à l'homme" *Emmanuel Levinas*. Est mal ce qui fait mal, au point de faire sombrer dans un abîme qui pousse à rompre avec tout le monde et avec Dieu et à se replier sur soi. Celui qui fait du mal à quelqu'un, c'est au sens propre un mal-faisant. La seule mesure de la souffrance est la démesure : souffrir, c'est toujours souffrir trop ! Et si le bien, c'était déjà faire du bien à quelqu'un, soi-même ou un autre ? Qui fait du bien à quelqu'un n'est-il pas un bien-faisant ?

Lorsqu'un homme souffre, personne ne peut se mettre à sa place et les mots ne peuvent pas dire sa souffrance, parce que la souffrance se tait ou se lamente ou crie, mais elle ne dit pas ses mots. C'est pourquoi celui, celle qui souffre se croit si incompris, si seul. L'expérience du mal rend insupportable la solitude parce qu'il est impossible de faire face au mal tout seul. "*Mon Dieu, pourquoi m'as-tu*

abandonné ?" : c'est toute "la détresse du fils qui ne retrouve plus son père au moment où il en aurait tant besoin..." *Maïti Girtanner*.

Aucun humain n'a introduit le mal dans le monde, mais il le reproduit chaque fois qu'il cède à la tentation de s'en rendre maître ou qu'il laisse faire : "le monde est dangereux à vivre, non à cause de ceux qui font le mal, mais à cause de ceux qui regardent et laissent faire" *Albert Einstein* et "le pire mal est de ne pas le voir" *Paul Beauchamp*. Si le système des lois qui essaient de contenir le mal que nous pouvons nous faire les uns aux autres, c'était d'abord pour corriger ce qu'il y a d'inadmissible, de fou, d'excessif dans le mal ? A défaut d'évacuer le mal, si la loi était une nécessaire concession au moindre mal ? "La loi définit les obligations minimales nécessaires au fonctionnement de la cité, mais elle ne définit pas le bien, sinon la société devient totalitaire" *J.-M. Lustiger*. Elle laisse intact le débat de conscience : "On pourrait aller dans le sens de la loi, mais le doit-on ?" *Paul Valadier*. Quant à ceux qui utilisent des mauvais moyens pour rendre supportable leur insupportable, ils font ce qu'ils peuvent !

"L'effet principal du malheur est de forcer l'âme à crier : pourquoi ?" *Simone Weil*. Loin d'élever l'homme, il "ne fait que le remplir d'envie et de ressentiment" *Patrick Declerck*. Quoi qu'on ait dit sur le sens humain ou chrétien de la souffrance, la souffrance n'a aucune valeur. *P. Declerck* cite un clochard de Paris : "Dormir dehors est une longue terreur. C'est épouvantable la souffrance. C'est hideux la souffrance, on ne peut pas se complaire là-dedans. Même si quelque part, c'est quelque chose de nécessaire, l'homme n'est pas fait pour souffrir. Il est fait pour être heureux". Ce qui nous fait mal nous fait mal pour rien. Alors que la vérité efface aussitôt l'erreur, aucun bien, aucun don ne peuvent effacer, ni compenser le mal. La souffrance comporte elle-même son propre refus, elle est par essence refus de souffrir, elle s'ouvre sur la révolte :

"l'épreuve suprême de la liberté n'est pas la mort, mais la souffrance" *Emmanuel Levinas*. Si le mal fait mal, sans rien dévoiler de son origine, "il ne s'agit plus de savoir d'où vient le mal, mais comment le diminuer" *Paul Ricœur*.

Job

Nous savons trop que la vraie loi du monde, c'est l'impunité des méchants et la souffrance des innocents : comment ne pas être naturellement révolté contre Dieu, naturellement athée ? Satan veut acculer **Job** à l'athéisme en l'accusant d'un mal dont il n'est en rien coupable. Et Job s'en prend à Dieu : pourquoi m'as-tu créé, quel mal ai-je donc fait pour tant souffrir ? Et pourtant, c'est à ce même Dieu dont l'injustice est inexplicable qu'il garde son absolue confiance : je sais qu'en toi, Dieu vivant, j'ai mon défenseur ! La seule chose sûre que sache Job : si, bien qu'innocent, il souffre, c'est qu'il ne sait rien de Dieu ! Dieu incompréhensible, mais Dieu qui prend le parti des malheureux dont il est le seul vengeur efficace. Cf. "la foi : vingt-quatre heures de doute... mais une minute d'espérance !" *Georges Bernanos*

Quand Job refusait d'admettre qu'il avait le cœur souillé et qu'il persévérerait dans sa confiance à Dieu, c'était comme s'il avait perçu l'humanité de Dieu, sa compassion, sa présence indéfectible au cœur même de l'épreuve. Au terme, Job n'attendra plus un arbitre mais un témoin du mal totalement injustifié qu'il endure.

Le mal dont quelqu'un souffre n'est comparable à rien pour lui. "Expliquer le mal n'efface pas le mal ; expliquer le mal, c'est effacer le scandale" *Karl Barth*. Quant à vouloir justifier Dieu, c'est impossible, puisque le mal est injustifiable. Il ne s'agit pas pour Dieu de justifier le mal ou de l'effacer : à la mesure de l'immensurable excès du mal, à la mesure de la question, il faut de sa part une réponse vraie : c'est la croix du Christ.

Peut-être ceux qui ont traversé l'abîme et eux seuls peuvent-ils dire que leur souffrance leur a été féconde. Parce

qu'elle est surtout déshumanisante, la seule justification de la souffrance c'est de se battre encore et toujours pour la supprimer. "Seule est bonne la douleur qui fait progresser vers sa suppression" *D. Sölle*. "Le juste qui souffre ne vaut pas à cause de sa souffrance, mais de sa justice qui défie sa souffrance" *E. Levinas*. Il nous faudrait vivre avec la certitude que le mal est toujours là ou pas loin, et faire tout ce que nous pouvons pour l'empêcher ou y remédier, plutôt que de chercher des coupables et de cracher inutilement sur eux, que ce soit Dieu ou les autres, ou nous-mêmes ! "Le mal, c'est contre quoi on lutte quand on a renoncé à l'expliquer" *Antoine Garapon*.

Mal et création

"*Je crois en Dieu le Père tout-puissant*" : Et si Dieu était moins le créateur que le père, celui qui a besoin de nous pour devenir père ? Force et faiblesse des pères ! A la **création**, Dieu s'est dépouillé de tout pouvoir d'intervenir dans le cours des choses de ce monde, et de contrer la liberté des humains. Le septième jour, Dieu se repose, c'est à nous qu'incombe désormais la responsabilité du sort du monde et, par-delà, le sort de Dieu lui-même. Et Dieu assiste à l'histoire humaine sans pouvoir la maîtriser. "L'industrie de la mort déployée par le nazisme dit sur les hommes, non sur Dieu". C'est donc un Dieu impuissant, qui prend le risque que nous fassions échouer sa création. Nous devons apprendre à vivre sans cette idée rassurante mais infantile que Dieu est une puissance qui maîtrise le cours des choses du monde : Dieu n'est pas la réponse magique au scandale du mal. Dieu ne guérit pas de la maladie, pas plus de la perversion sexuelle : "la grâce ne détruit pas la nature !" a dit *Saint Augustin*. C'est à nous et à nous seuls qu'est confiée la maîtrise du monde.

L'homme créé à l'image de Dieu, ça doit vouloir dire l'homme créé **pour** l'image de Dieu : il peut détruire ou construire, parfaire ou avilir son image, nourrir ou affamer Dieu, – "*J'étais malade, en prison, j'avais froid, j'avais faim, ...*". "Les SS pendirent deux hommes juifs et un garçon

devant tout le camp rassemblé. Les hommes moururent rapidement, tandis que l'agonie du garçon dura une demi-heure. Où est Dieu ? Mais où est-il ? demanda une voix derrière moi... Et j'entendis une voix en moi-même répondre : Où est-il ? Mais le voici – il est pendu ici, à cette potence" *Elie Wiesel*. L'immortalité des actes réside là : même si nous nous en défendons, ce que nous faisons ou ne faisons pas, ce que nous disons ou nous abstenons de dire, ce que nous pensons ou refusons d'imaginer, tout cela affecte l'image de Dieu et ne s'efface donc jamais.

La puissance de Dieu réside dans la prière qu'Il ne cesse d'adresser à chacune et chacun : qu'il veille sur son frère et qu'il prenne soin de son image que nous sommes tous dans la création. " Une chose m'apparaît de plus en plus claire : ce n'est pas toi, mon Dieu, qui peut nous aider, mais nous qui pouvons t'aider – nous le faisons en nous aidant les uns les autres – t'aider et défendre jusqu'au bout la demeure qui t'abrite en nous" *Etty Hillesum*. S'il importait moins de vouloir justifier Dieu que de tenter de témoigner de sa bonté présente au plus noir du mal et de la souffrance ! "L'amour qui maintient son aurore au-dedans de la nuit inconsolée" -*F. Queré* - s'appelle l'espérance. La justice de Dieu, c'est être juste, être et rester fidèle, quoi qu'il arrive.

La compassion

"Comment un homme saurait-il que les autres existent aussi longtemps qu'il n'existe pas sans en souffrir ?" *Marie Balmary*. **Compatir**, c'est 'souffrir-avec' quelqu'un qui souffre, quel qu'il soit et quoi qu'il ait fait. Toute personne victime ou coupable qui souffre est un être à défendre : "Je ne te demande pas quelle est ta race, ta langue ou ta couleur. Je te demande seulement quelle est ta souffrance" *Louis Pasteur*. Tout malheur est complètement immérité. En ce sens là, tout malheur innocente : "Je n'ai plus d'ennemis quand ils sont malheureux" *Victor Hugo*. La compassion pour ceux à qui le malheur qu'ils ont subi ou causé a fait perdre toute apparence de dignité

humaine "est la seule justification de la souffrance et notre plus grande dignité" *E. Levinas*. "Quant au dolorisme qui se repaît de la souffrance, il possède en lui-même sa propre récompense par la jouissance qu'il en tire" *Albert Rouet*.

"La seule manière de me sortir d'un creux de détresse où plus rien n'a de sens, c'est la présence d'un proche qui vient près de moi et me prend la main comme on prend la main d'un mourant" *M. Girtanner*. Et que dire de la compassion de la victime pour son bourreau ! "Dès mes vingt ans, je tiens très fortement à cette compassion : le grand malheur est du côté des bourreaux. Je l'ai vécu et je le vis encore puisque je prie toujours pour mes bourreaux" *Id.*

La question de Dieu et la question de l'homme ont pour origine la même blessure. Ce qui décide Dieu, ce sont les souffrances humaines dont il a compassion. Et "c'est par la qualité de sa réaction au mal que la conscience humaine se constitue". L'absence de toute issue humaine pousse la personne angoissée à en appeler à Dieu. "Si Dieu n'existe pas, où va toute souffrance humaine, elle se perd ô mon Dieu, elle se perd !" *Roger Schwart-Barth*. Si l'avènement du messie est le fruit de la compassion divine, Dieu n'était-il pas déjà là à l'aube de l'histoire des hommes parce qu'il avait entendu leurs souffrances et qu'il avait eu pitié de leur larmes... : Dieu se faisant connaître des humains à seule fin de ne pas les laisser seuls en proie à la toute-puissance du malheur !

Le contraire de l'échec n'est pas le succès mais la joie, la joie née de la compassion, comme le contraire du mal n'est pas le bien mais le Sens, en vue de la joie.

Isaïe 52,13-53,12 : le chant du Serviteur : dire la souffrance

C'est l'histoire d'un homme anonyme qui subit un mal totalement injuste, mais qui ne rompt jamais la relation avec les autres. Non seulement il ne s'enferme pas dans la solitude, mais il reste solidaire même des méchants. Et il fait cela parce

qu'il est non-violent. Il n'y a pas de mensonge dans sa bouche, mais c'est pour lui une nécessité de dire la vérité : le mal qu'il subit, c'est vraiment de l'oppression, de l'injustice, de la torture. Et il ne va pas sombrer dans l'autoaccusation, ce qui serait une autre façon de nier la réalité. Il porte son moi souffrant devant Dieu, et le texte conclut : *"A partir du mal de sa vie, ce serviteur verra, il sera comblé et sa vie ne cessera pas de porter du fruit"*. Il s'en sortira donc !

"Notre première souffrance est née dans les heures où nous avons entassé en nous des choses tuées" - *Gaston Bachelard* - parce que nous ne pouvions pas en témoigner. Les femmes battues qui subissent sans rien dire, parce que depuis toujours elles se croient coupables ou parce qu'elles ont honte, elles ne s'en sortent pas. "Les larmes qui coulent sont amères, encore plus amères celles qui ne coulent pas", dit un proverbe chinois. "Il avait fermé les yeux pour ne pas voir le mal sur cette terre, et c'est ainsi que le mal l'avait trouvé, sans défense" *Ernst Wichert*. Parce que "l'enfer, c'est d'avoir perdu l'espoir" *A.J. Cronin*, on ne sort pas de l'enfer par l'oubli. Le mal qu'on connaît est plus près de la guérison que le mal qu'on ignore. Tous les chagrins sont supportables quand on peut les raconter.

Ce que dit aussi le Serviteur : c'est dans ou par la plaie de notre moi souffrant que nous sommes guéris, et pas ailleurs. Quand nous rejetons et méprisons notre moi souffrant en nous-mêmes, nous risquons de rejeter ou de mépriser le moi souffrant d'autrui. La présence de quelqu'un ayant passé par l'épreuve peut donner à celui qui souffre le courage d'affronter les "ténèbres" ; comme si ce proche arrivait à enjamber l'abîme de solitude et de non-sens dans lequel le souffrant a chaviré, et parfois même il réussit à le guérir. "Suivre nu le Christ nu" a dit *Saint Jérôme* : "On communique profondément avec quelqu'un avec quelqu'un, non pas par ses richesses, mais par ses blessures" *A. Rouet*. La compassion ne nous met donc pas à la place de l'autre, elle ne peut rien à sa

souffrance ; elle fait brèche, en douceur, dans notre système de défense. "Le mystère du mal, le seul où Dieu ne nous donne pas à croire, mais à penser" *Marie-Noël*.

Le Christ, serviteur souffrant

Le serviteur outragé reste à l'image de Dieu. Tout humain en proie au mal reste "à l'image de Dieu" : Dieu peut donc être affecté, réduit au silence, révolté par le mal. Le Nouveau Testament a vu en Jésus le Serviteur couvert d'opprobres, n'ouvrant pas la bouche et solidaire de tous, puisque solidaire même de ses bourreaux pour lesquels il appelle le pardon de son Père : la grandeur de Dieu s'enracine aussi dans l'acceptation du dénuement devant le mal. "La croix du Christ porte le visage d'un Dieu mendiant et meurtri, jusqu'à ce qu'enfin la miséricorde infinie se soit inscrite sur le visage humain" *Bernard Bro*.

L'idée de Dieu et de sa justice, c'est de promettre qu'un jour chacun sera jugé et rétribué avec justice, ce qui n'existe pas en ce monde. C'est surtout une réponse à l'effarement devant une histoire qui se moque éperdument de ceux qu'elle sacrifie à ses causes, et peu importe que ces causes soient nobles ou vaines : "mourons pour des idées, d'accord mais de mort lente !" chante *Georges Brassens*. La crainte de savoir que le temps viendra où les pensées, les paroles et les actes seront pesés, sans compromis, ouvre aussi à l'espérance d'un Dieu qui apportera consolation et lumière à ceux qui ploient sous la détresse. L'injustice qui prévaut aujourd'hui peut faire vaciller la foi en un Dieu juste et bon ; l'espérance d'un jugement ultime répond à l'angoisse devant la persistance de toutes les douleurs innocentes. Et cette espérance ne doit pas ressembler à une consolation pour faire supporter le mal et dispenser de l'obligation de le combattre : cf. la religion "opium du peuple" !

La plus grande délivrance, la résurrection est passée par la plus grande humiliation : Jésus impuissant devant le mal qu'il subit.

La crucifixion est la forme de "torture la plus cruelle et la plus répugnante" *Cicéron*. Dans sa passion et sa mort, le Christ ne se contente pas de porter le mal, la souffrance et le péché, il rend Dieu présent au plus absurde du refus des hommes, là où seul le pardon est efficace : *"Père, pardonne-leur, car ils ne savent pas ce qu'ils font"*. Il comble alors l'abîme que le mal avait creusé entre Dieu et nous.

La "sagesse de la Croix" n'explique pas le mal mais elle atteste que Dieu est là, au cœur du mal, librement solidaire de toutes les victimes dans sa crucifixion. Si Jésus avait raconté l'histoire du bon samaritain pour dire que la tâche est à échelle humaine : nous avons aussi ce pouvoir de solidarité avec les victimes ! C'est sans doute là la vraie liberté.

Au **Calvaire**, l'homme Jésus fut assassiné et Dieu méprisé. Sur la croix, le mal révèle son mystère insondable et Dieu est méconnaissable : Jésus est mort de manière désastreuse. *"Un pendu est une malédiction de Dieu"* disait déjà le Deutéronome. Quel intérêt à vouloir connaître un Dieu si dérisoire ! Et Dieu est resté passif, comme impuissant. Jésus n'a pas fait la volonté de Dieu en mourant sur la croix, il a fait la volonté de Dieu en aimant les hommes jusqu'à la croix : *"Pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ceux qu'on aime !"* En quoi le destin de Jésus nous concernerait s'il avait été dispensé de l'épreuve de mourir ? En quoi les coupables eux-mêmes se sauraient concernés par ce Jésus s'il n'avait pas enduré le destin le plus indigne du plus indigne des humains ? La croix, c'est Dieu lui-même crucifié, Dieu qui souffre comme nous, aussi absurdement que nous, Dieu qui se compromet tellement avec nous qu'il se fait crédible.

"Si nous nous trompons en croyant Dieu tout-puissant, en ne voyant dans nos maux que l'effet de sa volonté ? Si c'était à nous d'obtenir que son règne arrive ? Peut-être que Dieu n'est dans nos mains qu'une petite flamme qu'il dépend de nous d'alimenter et de ne pas laisser

s'éteindre ? Combien de malheureux accourraient du fond de leur détresse si on leur demandait de venir en aide à la faiblesse de Dieu ? Sur cette terre où il a marché, comment l'avons-nous vu, si ce n'est comme un innocent sur la paille, comme un vagabond n'ayant pas une pierre où reposer sa tête, comme un supplicié pendant à un carrefour et se demandant lui aussi pourquoi Dieu l'a abandonné ? Chacun de nous est bien faible, mais c'est une consolation de penser qu'il est plus impuissant et plus découragé encore, et que c'est à nous de l'engendrer et de le sauver dans les créatures" *Marguerite Yourcenar*.

La sympathie que nous inspirent des souffrants peut nous faire comprendre ce qu'il peut y avoir de présence de Dieu dans la croix et la souffrance. Le lieu de la présence réelle de Dieu est là où sont ceux qui souffrent : cf. Mat. 25. Ainsi la connaissance intime de Dieu naît de la communion avec la souffrance des autres. "Nous ne pouvons jamais dire où est Dieu, mais nous pouvons dire très souvent où sont les victimes avec lesquelles il s'identifie, lui, dans le crucifié" *J.-I. Gonzalès-Faus*. Il s'identifie aux victimes au point que "le plus vil de tous les goujats est forcé d'emprunter le visage du Christ pour recevoir un soufflet, de n'importe quelle main" *Léon Bloy*. "Le Christ n'est venu ni expliquer la souffrance, ni la supprimer ; il est venu la remplir de sa présence" X.

A **Pâques**, Dieu s'est manifesté et l'homme est ressuscité : Dieu a subi l'épreuve de l'amour qui est aussi celle de la mort pour qu'ensuite nous puissions croire aussi en sa présence. Voilà ce destin tragique de l'humanité stigmatisée par le mal définitivement ouvert à un salut, à un au-delà du mal, de la souffrance et de la mort. Le Royaume de Dieu, ceux qui sont privés de la joie de vivre en sont les destinataires privilégiés. L'histoire devient histoire d'amour et non de domination du mal. Si le don de Dieu ne compense ni n'explique le malheur des hommes, il soutient l'espérance que la souffrance n'aura pas le dernier mot : comme la mort,

elle sera détruite. Suivre Jésus, c'est de garder confiance à la fidélité de Dieu en faisant que l'amour de Dieu manifesté sur la croix devienne réalité dans notre histoire.

II. Pardon

"Si Dieu a créé l'homme à son image, ce n'est pas pour que l'homme domine sur son semblable, c'est pour que l'homme apprenne à pardonner" *Yasmina Khadra*.

"Le pardon proclame que nul n'est identifiable à ses actes" *A. Rouet*.

"Il a beau y avoir des temps heureux ou des gens heureux, rien ne répond à l'immensité des malheurs ni aux férocités indicibles et pas même à la moindre détresse. On n'a pas alors à vouloir justifier Dieu, mais on n'a que lui à qui s'adresser, en joie ou en douleur, comme le fait le Christ" *Jean Grosjean*. Dieu a déjà pardonné aux hommes et il leur offre son pardon.

Autant c'est par les autres que le mal arrive, autant c'est avec les autres que l'on guérit. Seul le pardon offert permet de croire le pardon possible et donne envie d'entrer dans la démarche du pardon : pardonner à qui nous a offensé, demander pardon à qui nous avons offensé.

Ce qui importe, c'est d'être libéré de ses sentiments et ressentiments qui étouffent en nous la joie de vivre et qui asphyxient notre relation avec Dieu et avec les autres. "Le pardon travaille à libérer la mémoire pour faire le deuil de l'irréparable et faire place à la possibilité que tout puisse être autrement" *Olivier Abel*. Ca suppose que j'accepte enfin que personne ne saura jamais vraiment tout ce que j'ai souffert, à part Dieu. Même mon conjoint, même mon meilleur ami, même la personne la plus proche de moi ne saura jamais jusqu'au fond ce que j'ai souffert ou ce que je souffre. Et je n'obtiendrai jamais réparation, surtout quand la réparation serait possible et que je serais en droit de l'attendre. Je ne peux pas aller dans cette

démarche de pardon si je n'avance pas par rapport à ce renoncement à la réparation, et le pire de tout, c'est d'accepter que l'offenseur lui-même ne saura jamais tout le mal qu'il m'a fait. "La force du pardon est dans le courage du premier pas, dans le renoncement à toute réciprocité et à ce qui est dû, dans la capacité enfin à prendre sur soi la violence et la faute d'autrui" *Christoph Theobald*.

Matthieu 18 et Luc 15

"Lequel est le plus grand dans le Royaume ?" Alors "Jésus appela un enfant et le plaça au milieu de ses disciples" : pour nous tourner vers Dieu, il faut commencer par retrouver notre petite enfance. Chacun de nous est capable d'accueillir l'enfant qui vit encore en lui et de compatir à la souffrance de l'autre, c'est-à-dire, selon *Philippe Nemo*, d'entendre l'enfant qui sanglote en lui. Cela suffit pour accueillir Jésus lui-même : en acceptant l'abaissement de la croix, il s'est identifié à tout enfant humilié. Ce petit enfant souffrant qui est en nous et dans les autres, Dieu ne le rejette jamais.

Quand il y a maltraitance d'enfants ou abus sexuels sur enfants : on a commencé par subir un "malheur", puis on ajoute un autre malheur à ce mal en reproduisant sur un plus petit que soi ce qu'on a subi soi-même : le malheur et la malfaisance deviennent ainsi une même et unique réalité. Comme si on avait besoin d'abîmer un enfant pour qu'enfin on entende la souffrance qui n'a pas été entendue de l'enfant abîmé que nous étions et restons. Parce que "ce qu'un fils ne pardonne pas à sa mère le tue" - *Michel Braudeau*, nous pourrions faire subir à autrui ce que nous avons subi dans une tentative absurde pour nous en libérer.

La parabole de la brebis égarée : avec les autres ou pas du tout. Exclure un seul, c'est aussi s'exclure soi-même et exclure Dieu. Avec ce qui était perdu en moi et dans autrui, ou pas du tout. La parabole parle d'errance de qui veut s'essayer à la liberté, non de culpabilité ni de conversion. Au fond, nous sommes des "paumés"

avant d'être des coupables. Simplement parce que Dieu est Dieu, sur ces chemins d'errance Il nous précède toujours : il n'existe aucun repentir préalable. **Aimer** quelqu'un n'est pas forcément le comprendre, ni être toujours d'accord, ni même de ne pas douter de lui, mais être obsédé par lui, par son attitude, par ses paroles et bien sûr, au besoin, par ses déboires ou son désespoir. "Je n'aime que celui-là dont la mort m'est déchirante" *Antoine de Saint-Exupéry*.

Seul l'abîme du pardon est à même de combler l'abîme du mal subi. C'est pourquoi le pouvoir de libérer ou de laisser aller le mal subi n'appartient qu'aux victimes, il fait d'elles des monarques capables de gracier. "Même Dieu n'a pas osé pardonner aux hommes du haut des cieux, parce que la valeur d'un tel pardon eût été nulle. Non, descends de ton Sinaï, mets-toi dans la peau infâme de l'esclave, ... subis tout ce qu'un homme peut subir venant des autres hommes, et quand ils se seront bien moqués de toi, quand ils t'auront flagellé à coups de fouet et de chaînes, des chaînes, vous ne le savez peut-être pas, terminées par de petites boules métalliques qui mettent les entrailles à nu, donc, quand tu auras été ainsi lacéré, puis traîné au bout d'une corde et cloué nu – nu, entendez-vous, nu – au poteau d'infamie et de dérision, alors, du haut de ce gibet atroce, demande-toi : et maintenant, aimes-tu les hommes comme avant ? Et si, même alors, tu réponds : "oui, maintenant encore, je les aime, je les aime tels qu'ils sont, je les aime malgré tout", alors, pardonne ! Car ton pardon sera chargé d'une si formidable puissance que quiconque qui croira qu'il peut être pardonné par toi, celui-là sera pardonné. Pardonné parce que l'absolution ne lui a pas été accordée par un Dieu trônant dans les cieux, mais par un esclave crucifié, et... en son propre nom." *Youri Dombrovski*.

Pardonne 77 fois 7 fois. Au moment où nous pardonnons, nous incarnons Dieu à la manière de Jésus lui-même : un homme qui pardonne est un vrai fils de Dieu ! Sans notre démarche de pardon qui

l'accueille et qui l'incarne, le pardon de Dieu ne peut pas s'incarner. Peut-être est-il impossible de recevoir le pardon de Dieu tant que nous n'avons pas voulu pardonner à qui nous a fait du mal : nous recevons de Dieu ce que nous trouvons aussi en nous-mêmes. Mais pouvons-nous seulement pardonner ? Et le pourrions-nous si le pardon de Dieu ne nous avait pas précédés ? Dieu est à la source de tous les pardons : dans son pardon infini sont contenus en germe tous les pardons humains, y compris ceux que nous ne recevrons jamais des personnes que nous avons offensées. Et Dieu qui seul sait tout peut tout pardonner à tous. Avant toute demande et tout aveu, Dieu nous a déjà pardonné, alors nous pouvons reconnaître nos torts et tout jeter dans sa miséricorde.

La parabole du fils retrouvé. La relation était perdue, la voilà retrouvée, restaurée : le père laisse aller sa joie comme si c'était en lui, le père, que quelque chose était mort. C'est le père du fils prodigue qui se sentirait le premier exclu s'il laissait son fils dehors. Dieu n'a cessé de restaurer la relation avec chacun de nous si nous l'avons rompue. Quand nous demandons pardon à Dieu, nous lui demandons d'être comme Lui apte à restaurer la relation avec nos semblables. La joie venue de cet ailleurs qu'est le pardon originel ne vit que d'être partagée : toi et moi, nous sommes sauvés puisque nous nous sommes (re)trouvés ! *Lytta Basset*

Le pardon possible ou impossible aux hommes ?

"Le pardon est guérison de la mémoire pour la libérer vers d'autres projets". Si le mal est ce qui fait mal, le pardon est ce par quoi cela ne fait plus du tout mal.

Ne peut pardonner que celui qui lui-même a été d'abord pardonné. Le pardon a fait son œuvre lorsqu'un visage s'interpose entre l'offensé et l'abîme du mal. "Dès le début je voulais lui pardonner. Mais peut-on savoir si on a pardonné à quelqu'un ? On ne sait jamais. Or contre toute attente, quarante ans après, je revois cet homme. Lorsque nous nous sommes quittés, je lui

tends les bras et je l'embrasse. A cet instant il me dit pardon. Dès ce moment, j'étais sûre et certaine que j'avais pardonné" *M. Girtanner*.

On n'a pas pardonné le mal qu'on a subi tant qu'on reste lié ou enchaîné à ce mal. Le plus difficile est de pardonner à ceux qui font du mal à des enfants. Et Dieu lui-même ne sait pas faire que les choses faites n'aient pas été faites. Ce qu'on a fait, on ne peut peut-être même pas se le pardonner. Ce qui est irréversible, seul le pardon peut le racheter et ce pardon paraît très souvent impossible. Chacun semble même enfermé dans l'implacable engrenage de cette impossibilité, captif de la logique de l'impardonnable. "On entre dans la question du pardon par la porte du désespoir, et s'il y a du pardon, ce ne peut être que sur fond d'impardonnable" *Pierre Legendre* : le pardon est fils de l'espérance.

Le pardon nécessaire ?

"Pardonnez, c'est avouer humblement que nous avons besoin d'être pardonnés" *F. Queré*.

Que serait un monde sans pardon ? Parce qu'un monde sans pardon serait peut-être invivable, autant pour les victimes que pour les coupables, ce pardon impossible est quand même nécessaire. Le passé ne doit pas servir de prétexte à amputer le futur de ce qui est possible. Le remords enferme dans le passé, le pardon mobilise pour l'avenir et c'est vital pour la personne d'être ouverte à l'avenir : "tout être humain est un 'peut-être'" *Hervé Renaudin*

Pas à pas pour avancer : les étapes

Si je reste sur la vengeance, je me détruis. Pardonnez, c'est rompre le cercle vicieux et infernal de la haine. La blessure laisse toujours une trace et la souffrance déshumanise plus qu'elle n'élève. Il est tout aussi difficile de demander pardon que de pardonner : quand on y arrive, quelle libération ! Nous avons à apprendre à pardonner comme on apprend à marcher.

1. Le pardon est d'abord affaire de Justice : pas de pardon sans justice

Il est difficile de pardonner des blessures graves à quelqu'un qui nie sa responsabilité, qui ne fait pas l'effort de s'accepter et d'accepter sa faute. Mais le peut-il toujours ? Le déni est possible, en toute bonne foi. C'est la détresse et la déréliction du coupable qui seules donneraient un sens et une raison d'être au pardon. Le pardon est impossible sans la justice... car "si la mémoire se perd, le corps se souvient" *M.-D. Matisson*. Le pardon n'est pas un oubli sans justice, mais une justice sans rancune, "ce n'est pas l'oubli, mais c'est l'absence de ressentiment" *M. Girtanner*.

2. Le pardon prend du temps, beaucoup de temps

L'oubli interdit le pardon, l'amour. "Pour pardonner, il faut se souvenir de l'inacceptable, le transformer en une plaie guérissable de la condition humaine" *Phan Huy Duong*

Il faut savoir attendre, même avant de demander pardon : "Quand on ne peut pas pardonner, il faut rompre avec celui qui vous a fait du mal, et laisser passer le temps" *Jacques Ellul*. Le chemin d'un véritable pardon passe par la colère : le ressentiment, la haine, le désir de vengeance, c'est aussi du respect de soi. On ne peut pas savoir, ni préjuger comment le mal infligé à une personne est vécu, on ne sait pas jusqu'où elle est blessée. On ne sait même pas si le mal pourra un jour être dépassé. Il faut le temps nécessaire pour cicatriser une blessure : on ne recolle les morceaux qu'un à un. C'est long et difficile tellement on est meurtri, tellement on a meurtri. Il faut savoir affronter la réalité, notre réalité, et ça fait mal. Le pardon se forge dans la douleur.

3. Le pardon se demande, se donne et se reçoit

Pour pardonner, il faut être deux. Ce qui est à l'œuvre dans le pardon, c'est la paix entre l'offenseur et l'offensé. Quand on refuse de pardonner, on refuse à qui a

commis un acte de mort de retrouver la paix. Sans pardon, ça peut être l'enfer. Pardonner libère : il suffit du regard de pardon d'un homme pour briser la solitude. Le plus difficile, c'est de ne pas être pardonné par ceux qu'on aime, parce que "l'amour, c'est quand il y a eu quelque chose avant et quelque chose après" a dit une personne détenue. Il n'appartient qu'aux victimes d'articuler le mot essentiel... et à aux coupables qui le leur demandent.

C'est pour cela qu'il prend du temps, mais c'est aussi pourquoi il ne peut être exigé comme un dû : nul n'est tenu à ce don. L'offensé est libre. En pardonnant, il accomplit quelque chose qui le dépasse : pour que le pardon opère, il faut qu'il soit plus fort que le Mal.

On ne sait pas pardonner : ça s'apprend. Il y a des paroles de pardon qui n'en sont pas. Tant que la victime n'a pas pardonné, on n'a pas payé sa dette, on n'est pas entièrement libre. Et tant que la victime n'a pas pu pardonner, elle non plus n'est pas libérée : "le pardon ne tait pas le mal, mais il le dit sur un mode apaisé" P. Ricoeur

Les coupables aussi ont à pardonner, car quelque part ils sont eux aussi victimes. S'ils pouvaient faire le premier pas ! On a beau demander pardon et l'obtenir, on n'est pas libéré tant qu'on n'exerce pas son propre pouvoir de pardonner.

4. Quand on croit Dieu vivant au-delà de tout don

Le pardon ne se conditionne pas : dès qu'il y a des conditions, nous ne sommes plus dans le champ du pardon. Le pardon n'est pas là pour effacer, faire comme si rien ne s'était passé, il n'est pas une déculpabilisation, il est une autre manière de vivre la culpabilité. Il n'est pas la négation du mal, il est l'affirmation de l'amour.

Même si le pardon s'inscrit dans la mémoire vivante du mal subi, il libère à la fois celui qui pardonne et celui qui est pardonné ; ce faisant, il met au monde une réalité qui vient d'ailleurs. Tombés et

relevés, nous comprenons mieux les autres et leurs difficultés, leur révolte et leur désespoir. Ainsi, pour devenir chrétien, il s'agit d'abord de devenir le pécheur que l'on est. Qu'est-ce que ça peut faire que nous soyons pécheurs, puisque nous sommes pardonnés ! Le Fils de l'homme n'est-il pas "*venu chercher et sauver ce qui était perdu*" Luc 19,10 ? Grâce à notre péché, à la mesure même de notre péché, nous pouvons découvrir que Dieu nous aime et combien il nous aime : "*Si elle a montré beaucoup d'amour, c'est parce que ses nombreux péchés ont été pardonnés*" Luc 7,47. "*O felix culpa !*". C'est cela, je crois, le sens du péché.

Le pardon est le signe le plus tangible et le plus fort de la résurrection de Jésus : "Quand je pense au pardon, a dit une personne détenue, la seule image qui me vienne à l'esprit c'est le printemps. Tout renaît. Tout redevient possible" !

Jean Cachot – mai 2002

Bibliographie

- Geneviève de Gaulle Anthonioz - "La Traversée de la nuit" (Seuil)
- Hans Jonas - "Le Concept de Dieu après Auschwitz" (Rivages poche)
- Lytta Basset - "Culpabilité" (Cerf – Labor et Fides)
- Maïti Girtanner - "Résistance et Pardon" (Vie chrétienne)
- Dorothee Sölle - "Souffrances" (Cerf)
- Philippe Nemo - "Job et l'excès du mal" (Albin Michel)
- Lytta Basset - "Guérir du malheur" et "Le Pouvoir de pardonner" (Albin Michel)
- Patrick Declerck - "Les naufragés" (Terre humaine – Plon)
- J. Cachot, H. Renaudin, J.-H. Vigneau - "La peine et le pardon" (Editions de l'Atelier)

